

**GEORGES HYVERNAUD**

*Carnets d'oflag*

**LE DILETTANTE**





Georges Hyvernaud

*Carnets d'oflag*

suivi de

*Lettre à une petite fille*

*Préface de*

*Jean José Marchand*

le dilettante

19, rue Racine

Paris 6<sup>e</sup>

Couverture : Anne-Marie Adda

© Le Dilettante, 1999.

ISBN 978-2-84263-358-5

## Préface

*Il est des cas où l'on hésite à publier les carnets intimes et les notes personnelles d'un écrivain : par exemple quand il s'agit seulement d'agendas où l'auteur s'est contenté de fixer rapidement un fait, une idée, pour ne pas les oublier ou avec l'intention visible de les développer dans ses livres. Georges Hyvernaud est toujours allé jusqu'au bout de ses réactions ; chez lui la « forme » et le « fond » ne se séparent jamais ; et si l'on retrouve ici, parmi d'autres, les thèmes traités dans ses livres, les lecteurs y découvriront, complètement élaborés, d'autres états de sa pensée.*

*Les Carnets d'oflag, que nous communiquons ici Andrée Hyvernaud, sa veuve, et dont elle raconte dans l'avant-propos la genèse, égalent en qualité La Peau et les Os, avec la liberté d'allure de celui qui s'adresse à lui-même. Aussi ne craint-il pas les allusions littéraires, les références aux grands classiques, en alternance avec une série de portraits inoubliables.*

*Hyvernaud connaît de 1940 à 1945 une expérience fondamentale : l'enfermement au milieu d'une foule.*

*Cette situation engendre en lui un intense désir de bonheur. Il ne peut prévoir la période 1962-1974 – qu’il vivra cependant – où la France croira trouver dans la « consommation », comme on disait, le secret du bonheur, et je ne puis m’empêcher de regretter qu’il ne nous ait pas livré la contre-épreuve du camp de prisonniers vingt ans après, la vision au jour le jour des hommes saisis par l’abondance. On rêve des eaux-fortes qu’il aurait pu graver en regardant simplement autour de lui : la « productivité », la télévision, les voitures, les voyages collectifs à l’étranger, etc. « La culture n’est rien, qui nous laisse désarmé, dérouteré devant le malheur. » Elle apparaîtra plus tard comme un hochet du « confort moderne », cher aux hommes politiques de tous bords.*

*Mais s’agit-il de la même culture ? Le texte des Carnets nous invite à ne pas juger trop vite : la culture selon Hyvärnaud n’est pas un ornement de l’esprit, une connaissance superficielle des auteurs à la mode, mais plutôt le sang de l’esprit, au sens de Nietzsche. Avec quelle passion ne dissèque-t-il pas les écrivains célèbres en 1940, et en particulier Péguy ! Les gens dits « cultivés » de cette époque, tel ce jeune poète prisonnier, disciple édulcoré de Verlaine (dont il ne veut d’ailleurs pas se moquer), sont en réalité des victimes, bien que consentantes et enthousiastes. Or, selon Hyvärnaud, « la culture n’est pas une religion, elle ne se met au secours d’aucune ivresse, elle n’est ni*

*catholique ni marxiste, elle ne sait qu'exprimer le vrai ». Il précise : « Au lieu de divertir, un livre doit avertir. » Bien plus tard, quand, à la suite de Malraux, on imagina qu'on pouvait « dispenser » la culture, j'imagine qu'Hyvernaud a discerné dans tout cela ce qui demeure authentique : une aspiration confuse à la beauté, s'exprimant à travers le fatras.*

*Les Carnets sont déjà d'un grand écrivain : il a son univers, ses thèses, qu'on peut ne pas partager toutes mais qu'il exprime avec l'autorité de l'homme sûr de lui et de son langage. On y sent un infini désir de noblesse doublé d'une lucidité redoutable. Il a conscience d'une métamorphose qui se produit en lui, d'abord d'une manière quasi proustienne : « La captivité semble revaloriser certains de nos souvenirs. » La médiocrité des braves gens qui l'entourent ne l'empêche pas, en particulier, de faire un magnifique éloge des instituteurs. Il sait qu'il est enfin maître de lui-même : « Dans la première partie de sa vie, à quinze ans, à vingt ans, on s'emploie à former, à exposer des idées – et c'est seulement après, parfois, qu'on les pensera, qu'on les emplira, qu'on les nourrira, qu'on saura ce qu'on a pensé. »*

*L'attitude fondamentale d'Hyvernaud est religieuse (ce qu'il appelait « notre religion de l'homme »). On se tromperait si l'on attribuait la sévérité de ses notations à un penchant nihiliste. Mais il refusait d'être*

*dupe et pourchassait tout ce qui était inférieur à son idéal. On ne peut expliquer ces étonnants portraits au vitriol, à toutes les pages des Carnets, que par la déception que lui cause chaque jour le spectacle de cette humanité dont il avait la religion : « La grande misère ne vient pas des choses, elle vient des hommes. » Il avait, sans s'en apercevoir, été très protégé : vivant dans ce milieu de l'université qui est toujours, en tous pays, un conservatoire de la civilisation passée – malgré les opinions tournées vers l'avenir, parfois jusqu'à l'utopie, de beaucoup de professeurs – parce que l'enseignement se réfère aux chefs-d'œuvre, et que les chefs-d'œuvre sont, en quasi-totalité, derrière nous. Marié et père de famille, il avait connu une sorte d'humanisme intime qu'il transposait sans même s'en rendre compte à l'échelle de l'humanité entière. Le passage de ce milieu hautement civilisé au camp de prisonniers avait été trop brusque. Peut-être que s'il avait connu pendant sa jeunesse une société plus rude, la pénurie et la dénonciation, son indignation aurait été moins forte : il y a une accoutumance à tout. Il craint physiquement la terrible contagion du médiocre. Ses compagnons deviennent peu à peu comme des barbelés auxquels il se déchire. Il les évite donc en pensée, puisqu'il est obligé de les rencontrer à tout instant. Le 30 mai 1944, donc à la veille du débarquement en Normandie (6 juin), il ira jusqu'à écrire : « À force d'éviter les rencontres, les contacts, arrivé à ne connaître pratiquement personne –*



*M. excepté – des 2 500 hommes qui vivent avec moi. Par là gagné en liberté, perdu sans doute quelques occasions de m'instruire, et encore pas sûr : presque toutes les expériences ici sont décevantes. » Décevantes pour lui, qui se faisait une idée trop haute de l'humain ; pas pour nous, lecteurs, qui pouvons maintenant connaître ces « souvenirs entomologiques » autrement intéressants que ceux de Fabre. On peut même se demander si cette confrontation carcérale, donc obligatoire, avec des hommes aussi divers dans leur naturelle médiocrité n'a pas été la dure accoucheuse de l'œuvre d'Hyvernaud !*

*Quoi qu'il en soit, nous regretterons toujours qu'Hyvernaud n'ait pas donné une suite à ces Carnets. L'œuvre, heureusement, a survécu – courte mais d'une telle force que sa pérennité, j'en suis persuadé, est assurée.*

JEAN JOSÉ MARCHAND.



## *Avant-propos*

Ces *Carnets d'oflag* (le titre n'est pas de l'auteur) se présentent sous la forme de huit petits carnets d'un millimètre d'épaisseur sur quinze centimètres de haut et six de large – usés, décolorés, écrits au crayon encre, au crayon vert, au crayon noir, d'une écriture fine, serrée, souvent abrégée, parfois difficile à déchiffrer.

Ils furent commencés à l'oflag II D (Grossborn, Poméranie) le 29 juin 1940 (Georges Hyvernaud avait trente-huit ans), poursuivis à l'oflag II B (Arnswalde), à dater du 15 mai 1942, puis sur les routes de l'exode – le camp ayant été évacué le 29 janvier 1945, devant l'avance russe – et terminés à Soest, Westphalie, lors de la libération de ce dernier camp par les Américains, le 6 avril 1945 (Georges Hyvernaud avait quarante-trois ans).

Parallèlement à ces carnets, Georges Hyvernaud, dès le début de 1942, avait commencé à écrire *Voie de garage* (titre provisoire de *La Peau et*

les Os). Il travaillait également à un ouvrage sur Péguy auquel il songeait depuis 1939. Et, à partir de la libération de Paris (25 août 1944), il rédigea un *Journal de l'attente*, qu'il dut abandonner à Arnswalde, avec toute sa documentation sur Péguy, trop encombrante et trop lourde à porter. Il ne sauva que ses deux cahiers de *Voie de garage*, sa correspondance et ses petits carnets.

À la différence des inédits de *Lettre anonyme*, ces carnets n'étaient pas destinés au public. Mais, vers la fin de 1984, ayant constaté que le crayon commençait à s'effacer par endroits, j'entrepris de les recopier. C'est au cours de cette transcription, page à page, carnet après carnet, qu'il me parut évident que je n'avais pas le droit de garder pour moi seule ce document exceptionnel, et que cette langue souple et rigoureuse à la fois, parfaite en son genre, devait faire partie de notre patrimoine littéraire. Tel fut aussi l'avis de Paul Fournel, alors directeur littéraire chez Ramsay, qui publia, immédiatement après *Lettre anonyme*, ces *Carnets d'oflag* à présent épuisés.

Les éditions Le Dilettante les font donc repaître, en en détachant, avec mon accord, les *Critiques littéraires* qui leur faisaient suite et qui gagneront à être complétées, mais en leur associant la *Lettre à une petite fille*, dont Etiemble a dit que c'était la plus belle lettre qu'un père ait écrite à sa fille.

Elle fut en effet ébauchée le 13 février 1945, sur les routes de Mecklembourg, lors de l'interminable exode du camp d'Arnswalde à travers le nord de l'Allemagne<sup>1</sup>. Reprise et achevée dès le retour de l'écrivain à Paris, elle confirme ses valeurs et donne une lucide et bouleversante vision de l'homme.

Avec mes remerciements à tous ceux qui m'ont aidée dans cette entreprise.

*Andrée Hyvernaud,  
À Paris, janvier 1999.*

1. Voir ce texte initial, dans le huitième *Carnet d'oflag*, p. 209.



## *Prologue*

La guerre, en restituant au mot « génération » sa signification concrète et humble, nous enseigne cela.

Elle ne nous enseignera peut-être que cela. Il ne faut pas trop attendre d'elle. Certains sont entrés dans la guerre avec cet espoir qu'elle les révélerait à eux-mêmes et tirerait d'eux des chants inouïs. Mais les événements ne peuvent rien pour les hommes. Ce sont les hommes, au contraire, qui donnent aux événements une valeur et des dimensions. Les médiocres auront beau être mêlés à l'énorme aventure, ils n'en sortiront pas moins médiocres. Elle n'a pas une once de talent à offrir à ceux qui en manquent. Les fascicules blancs ou rouges n'ont point tant de vertu.

D'autant plus que cette guerre que nous faisons n'a pas été un arrachement brusque à la paix, une soudaine irruption dans la violence. Il n'y a pas eu la dernière heure de la paix, puis la première heure de la guerre : mais un resserre-

ment, un alourdissement de la tragédie. Qui pourrait dire quand les choses ont commencé ? Il y a eu un épaississement de la nuit. Un degré de plus dans le faux et le fou. Depuis des années, nous avons cette chance, oui, cette chance, d'être engagés dans une époque de fabuleuse cruauté. S'il en est parmi nous qui mûrissent en eux les œuvres qui imposeront un visage à notre chaos, il n'a pas fallu les affiches de la mobilisation pour qu'ils perçoivent les suggestions et les sommations de cette époque.

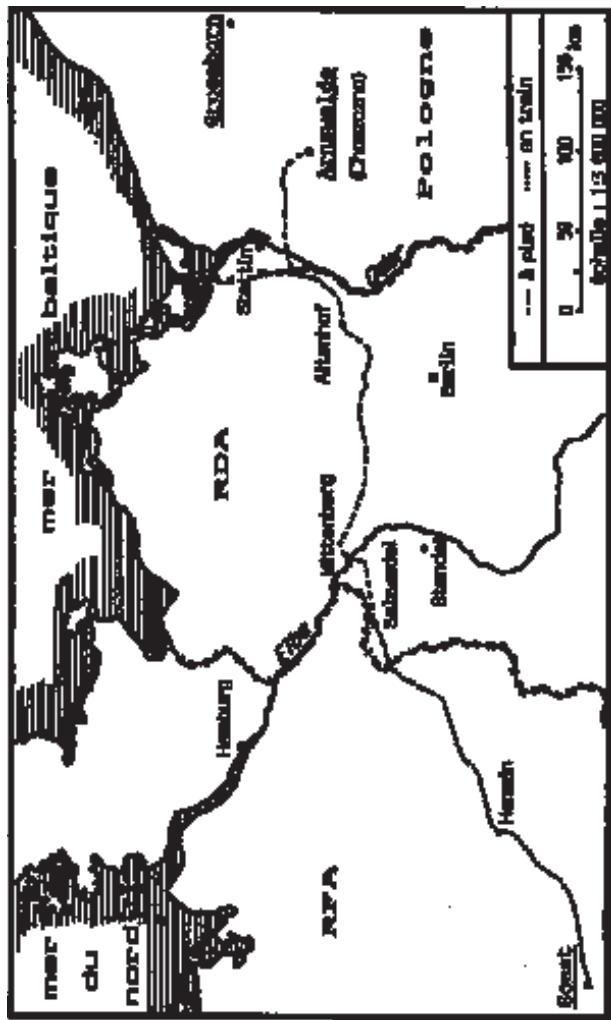
Les autres... Pas sérieux, s'abstenir.

*Décembre 1939.*<sup>1</sup>

1. Extrait du texte d'Hyvernaud publié dans *Volontés*, n° 21 (avril 1940), pp. 37-38, sous la rubrique « Notre courrier du front », sans nom d'auteur, sans titre, amputé de ses deux premières lignes et comportant quelques erreurs. Le 10 décembre, Hyvernaud annonçait qu'il méditait « un petit essai [...] sous le titre : *Pas sérieux s'abstenir* ».







Emplacement des camps de Grossborn et d'Arnswalde, et trajet effectué par G. Hyvernaud et son groupe, d'Arnswalde à Soest, en 1945.  
Carte établie par Nicolas Profit.

# *Carnets d'oflag*

